

DARYL GREGORY

# AFTER PARTY





Daryl Gregory

Afterparty

Ouvrage publié sous la direction de Olivier Girard

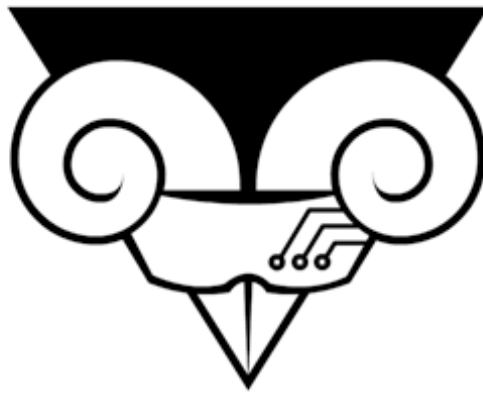


Le Béliâl' vous propose volontairement des fichiers dépourvus de dispositifs de gestion des droits numériques (DRM) et autres moyens techniques visant la limitation de l'utilisation et de la copie de ces fichiers.

- Si vous avez acheté ce fichier, nous vous en remercions. Vous pouvez, comme vous le feriez avec un véritable livre, le transmettre à vos proches si vous souhaitez le leur faire découvrir. Afin que nous puissions continuer à distribuer nos livres numériques sans DRM, nous vous prions de ne pas le diffuser plus largement, via le web ou les réseaux peer-to-peer.
- Si vous avez acquis ce fichier d'une autre manière, nous vous demandons de ne pas le diffuser. Notez que, si vous souhaitez soutenir l'auteur et les éditions du Béliâl', vous pouvez acheter légalement ce fichier sur notre plateforme **e.belial.fr** ou chez votre libraire numérique préféré.

Certaines plateformes de vente de livres numériques ajoutent systématiquement des DRM à nos livres contre notre avis. Si vous avez acheté ce livre avec DRM, il est inutile de nous contacter car nous ne pourrions pas vous aider, mais la loi vous permet d'en obtenir le remboursement sous sept jours.





# e-Bérial'

*Afterparty*

© 2014 by Daryl Gregory

Traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Laurent Philibert-Caillat

© 2016, le Bérial', pour la présente édition

Couverture © 2016, Aurélien Police

ISBN : 978-2-84344-766-2

Parution : septembre 2016

Version : 1.0 — 05/09/2016

*Pour Jack*

*Si quelque Puissance Supérieure me proposait de toujours penser juste et agir juste, à la condition que je me retrouve changé en une sorte d'horloge qu'on doit remonter tous les matins avant le lever, j'accepterais aussitôt.*

T.H. Huxley

*Et il leur dit : il vous est donné de connaître le secret du Royaume de Dieu ; mais pour ceux qui sont dehors, toutes choses se traitent par des paraboles.*

Marc 4 : 11

## La parabole de la jeune fille qui mourut et alla en enfer, pas forcément dans cet ordre

UNE JEUNE FILLE vivait dans les rues d'une grande cité du nord. À l'âge de seize ans, elle trouva Dieu, mais ce dernier l'abandonna alors qu'elle venait d'en avoir dix-sept.

Elle ne comprenait pas pourquoi Il lui avait tourné le dos après lui avoir sauvé la vie. Pendant deux ans, elle avait vécu à la dure. La nuit, elle faisait le tour des refuges, guidée par une application, et luttait avec les milliers d'autres adolescents qui erraient dans la cité afin de se trouver un lit. Pour s'en sortir, elle se livrait à de mauvaises actions. Elle arpentait les trottoirs surpeuplés, envoyait sa photo de profil sur le tableau de bord des voitures en maraude, montait sur le siège avant et en descendait quinze minutes plus tard. Elle volait, elle frappait les autres jeunes gens qui essayaient de la voler, et une fois, elle commit quelque chose de terrible, quelque chose d'impardonnable.

Lorsqu'elle y repensait, même distraitement, un tunnel noir semblait s'ouvrir derrière ses yeux. Le souvenir ressurgissait à n'importe quelle occasion : un mot, le passage d'une vieille dame, l'odeur de la soupe brûlant sur un poêle. Ces jours-là, elle avait l'impression que les ténèbres allaient l'engloutir.

Un soir, au terme d'une semaine faite de jours noirs, elle se retrouva à la gare de Padina, regardant par-delà le bord du quai, mesurant la courte distance qui la séparait des rails. Le train approchait et elle le sentait gronder en elle, exhaler son souffle chaud devant lui. Le béton lui grommelait des encouragements. Elle avança jusqu'à la ligne jaune et le bout de ses baskets se retrouva dans le vide. La seule manière de sortir de ce tunnel noir, comprit-elle, consistait à le traverser.

Alors, elle sentit une main sur son bras. « Salut. » C'était un ami, l'un des premiers qu'elle s'était faits dans les rues, un grand garçon noir



plus vieux de quelques années qui arborait une barbe bizarrement taillée en rectangle. Il lui demanda : « Tu fais quelque chose, là ? »

Elle ne sut quoi lui répondre.

Elle le suivit hors de la gare. Un peu plus tard, un homme d'âge mûr avec des tatouages de taulard les prit dans son 4x4 rouillé et tous trois parcoururent quelques kilomètres pour atteindre une petite zone commerciale dont la plupart des locaux étaient vides. L'homme, qui leur avait dit être pasteur, ouvrit l'une des portes et annonça : « Bienvenue dans notre petite paroisse. »

D'autres gens arrivèrent peu à peu et s'assirent en cercle sur des chaises pliantes. Le service commença par des chansons, des cantiques que la jeune fille ne connaissait pas mais qui lui semblaient familiers. Puis le pasteur se mit debout au milieu du cercle pour le sermon. Il pivotait tout en parlant afin de regarder chacune de ses ouailles dans les yeux, y compris la jeune fille, ce qui la mit mal à l'aise. Elle ne retint pas ce dont il avait parlé.

À la fin du service, tout le monde se leva se mit en ligne devant l'homme, mains tendues, bouche ouverte, comme autant d'oisillons prêts à recevoir la becquée. L'ami de la jeune fille lui lança un regard interrogateur ; c'était à elle de choisir. Elle se leva avec les autres, et lorsque vint son tour, le pasteur brandit un petit morceau de papier buvard sur lequel était imprimé un mot : *Logos*.

« Voici le verbe fait chair », dit-il.

Elle n'était pas stupide. Elle avait déjà pris ce genre de buvard par le passé et savait que l'encre pouvait contenir n'importe quoi. Elle ouvrit la bouche et l'homme posa la petite feuille sur sa langue, où elle fondit comme de la barbe à papa.

La jeune fille ne ressentit rien. Si quelque substance était mélangée à l'encre ou au papier, elle s'avérait trop légère pour lui faire le moindre effet.

Cette nuit-là, alors qu'elle reposait sur le lit d'un abri que le pasteur lui avait trouvé, le tunnel noir était encore là. Mais elle ressentait autre chose. L'impression qu'on l'observait.

Non. Qu'on veillait sur elle.

Elle retourna à l'église le lendemain, et le surlendemain. L'impression d'être accompagnée par une présence aimante, tel un soleil levant juché sur son épaule, ne fit que croître. Le pasteur l'appelait le Numineux. « C'est la connaissance », dit-il. La preuve que nous sommes tous aimés et liés.

Ses problèmes n'en furent pas résolus pour autant. Elle continuait de dormir dans les toilettes des restaurants, de voler des biscuits dans les stations-service et de tailler des pipes à des automobilistes. Elle luttait

toujours contre le tunnel noir. Mais elle ne pouvait plus se défaire de la certitude secrète qu'elle était aimée. Elle n'arrivait pas encore à se pardonner, mais elle avait le sentiment que quelqu'un d'autre en serait capable.

Une nuit, un mois après le premier service, quelques jours seulement avant son anniversaire, les flics firent une descente dans le parc et elle fut arrêtée pour racolage. Puisqu'elle était mineure, ils ne voulurent pas la relâcher tant qu'ils n'avaient pas retrouvé ses parents. Elle refusa d'aider la police : que ses parents apprennent où elle se trouvait était bien la dernière chose qu'elle souhaitait. Dieu, pensait-elle, allait lui donner un coup de pouce.

Mais à mesure que les jours passaient dans le centre de détention où elle était retenue, quelque chose changeait. La présence de Dieu s'estompait, comme s'Il s'éloignait d'elle, lui tournait le dos. Elle commença à paniquer. Elle pria et pleura et pria encore. Puis une gardienne la surprit alors qu'elle se prodiguait son propre sacrement en avalant des bouts de papier toilette. On crut qu'elle avait réussi à faire entrer une smart-drug. On lui fit une prise de sang, on lui prit un échantillon de salive et on la fit pisser dans un gobelet. Deux jours après, elle fut transférée dans un hôpital à l'ouest de la ville et bouclée avec les fous.

Lors de sa deuxième nuit là-bas, une femme aux cheveux roux apparut à la porte de sa chambre. Elle lui semblait familière, et la jeune fille se rappela soudain où elle l'avait vue. « Vous m'avez laissé dormir sur votre canapé, une fois. »

La femme entra. Ses cheveux roux étaient parsemés de mèches grises. « Ce n'était pas mon idée, admit la nouvelle venue, mais ouais. »

Cette fois-là, il faisait moins dix et la femme l'avait trouvée devant la station-service, à moitié frigorifiée. La jeune fille avait cru à tort qu'il s'agissait d'une michetonne : la femme lui avait proposé une pizza et l'avait laissé dormir chez elle. L'adolescente s'était esquivée avant le lever du jour. Jusqu'à ce qu'elle rencontre le pasteur, c'était la chose la plus généreuse qu'un inconnu ait jamais faite pour elle.

« Qu'est-ce que tu fais là ? demanda la femme d'une voix douce. Qu'est-ce que tu as pris ? »

Comment la jeune fille aurait-elle pu lui expliquer qu'elle n'avait rien pris ? Qu'on l'avait enfermée simplement parce qu'elle avait fini par comprendre que Dieu existait ?

« Je l'ai perdu, répondit-elle. J'ai perdu le Numineux. »

À ce mot, la femme rousse sursauta, comme si elle le connaissait. Peut-être faisait-elle partie de la paroisse ? La fille lui raconta son histoire, et la femme sembla comprendre. Jusqu'à ce qu'elle pose une

volée de question qui prouvait bien qu'elle n'avait rien compris du tout : « Ce pasteur... est-ce qu'il t'a dit le nom de cette drogue ? Où il l'a trouvée ? Et depuis combien de temps n'en as-tu pas pris ? »

Le tunnel noir sembla s'ouvrir d'un coup et l'adolescente refusa d'en dire plus. Au bout d'un moment, la rousse s'en alla et des infirmières vinrent avec des pilules censées l'aider à combattre la dépression et les angoisses. Un psychologue la fit demander dans son bureau, « juste pour discuter ».

Mais elle n'avait pas besoin d'antidépresseurs ni de conversations rassurantes. Elle comprenait, enfin, pourquoi Dieu l'avait abandonnée. Ce qu'Il essayait de lui dire.

Lorsqu'elle était pleine de Son amour, elle ne pouvait pas faire le nécessaire. Dieu *devait* s'éloigner pour qu'elle trouve la force d'accomplir ce qu'elle aurait dû faire des mois plus tôt. Le sacrifice requis.

Lors de sa deuxième rencontre avec le psychologue, elle déroba une tasse en céramique. Il ne s'en rendit aucunement compte ; à force de pratique, elle avait acquis un certain talent pour ce genre de chose. Une heure après, avant que le courage ne lui manque, elle se rendit à la salle de bains et brisa la tasse sur l'évier en acier brossé. Elle choisit l'éclat le plus gros puis se taillada les veines du bras gauche.

Après tout le proverbe le disait : aide-toi et le Ciel t'aidera.

— *G.I.E.D.*

## UN

‘ALORS COMME ÇA, vous voulez nous quitter, Lyda ? m’a demandé Todd, le psy.

– Ça fait dix-huit mois, ai-je répondu. Il est temps, non ? »

Le Dr Gloria a secoué la tête, puis a noté quelque chose sur son bloc.

Todd, le Dr Gloria et moi-même étions assis dans le bureau/placard du psy, au sein du service des NAT. Trois chaises, une table basse en aggloméré et aucune fenêtre. Todd était vautré sur son siège et jouait avec son smart pen. *Clic* : l’écran s’ouvrait comme un éventail. *Clac* : il se refermait. Le dossier affiché apparaissait et disparaissait trop rapidement pour que je puisse le lire, mais je devinais de quoi il s’agissait.

Todd aimait se faire passer pour un homme du peuple. Blanc, il portait des chemises d’ouvrier n’ayant pas connu une seule journée de dur labeur, et des chaussures de travail n’ayant jamais approché la moindre flaque de boue. Tout le contraire du Dr Gloria sur le siège à sa gauche. Celle-ci se pliait à l’uniforme traditionnel du corps médical : blouse blanche, jupe-tailleur anthracite, talons hauts suffisamment bas pour rester pratiques. Son bloc non digital et ses lunettes de bibliothécaire sexy constituaient ses seuls accessoires de marque. J’aurais préféré qu’elle n’assiste pas à l’entrevue, mais ni Todd ni moi n’avions le pouvoir de la congédier.

« Lyda, a repris Todd d’un ton entendu, est-ce que votre désir de partir a quelque chose à voir avec la mort de Francine ? »

Francine, la fille qui s’était tuée avec la tasse à café du psy. Je lui ai lancé une grimace qui signifiait : *je ne vois pas ce que vous voulez dire.*

« Vous avez déposé votre demande il y a deux semaines, le lendemain de sa mort, a dit Todd. Ce drame semble vous avoir perturbée.

– Je la connaissais à peine.

– Vous avez cassé du *mobilier*.

– C’était une chaise en plastique. Déjà fendue, en plus.

– Ne chipote pas, est intervenue Gloria. C’est la manifestation de colère qui le dérange.

– Je vous en voulais, à vous les toubibs, ai-je répondu. Je vous avais dit de la mettre sous antidépresseurs...

– C'est ce qu'on a fait, s'est défendu Todd.

– Foutrement trop tard. Bon Dieu, ses symptômes étaient pourtant évidents. Je n'arrive pas à croire que personne n'ait pris des mesures. Ses parents devraient être en train de préparer un procès bien saignant.

– On n'a pas pu les retrouver.

– Alors c'est parfait. Les orphelins SDF ne font pas de procès non plus. »

Le Dr Gloria a posé son bloc. « Insulter le personnel de l'établissement ne va pas t'aider.

– Désolée. C'est juste que... Elle était si jeune.

– Je sais », a répondu Todd. Il paraissait soudain épuisé. « J'ai essayé de lui parler. »

Todd pouvait se montrer stupide, mais il se souciait réellement de ses patients. D'autant qu'en qualité d'unique psy à plein temps du service, il travaillait généralement seul. Le service des neuro-atypiques faisait office de laboratoire pour les plus acharnés des docteurs en sciences cognitives : les chercheurs en neuro-psy. Ces derniers appréciaient peu les thérapies à base de discussions, à l'ancienne, ni les psy discutant tels que Todd.

Ainsi, à force de se trouver de plus en plus isolé, Todd ne pouvait s'empêcher de s'attacher aux gens avec qui il passait le plus de temps : ses patients étaient devenus sa cohorte, ses troupes, sans qu'il ne le réalise le moins du monde. Je savais que mes diplômes l'intimidaient. Il soupçonnait qu'en raison de mon CV, j'avais tendance à me ranger du côté des neuro-psy – ce qui était le cas. Mais mon impressionnant passif le poussait aussi à chercher secrètement mon approbation. Parfois, j'utilisais cet avantage pour que le labo fasse ce qui me semblait le plus adéquat vis-à-vis des patients, mais en jouer pour sortir d'ici ne me posait aucun problème moral.

Todd faisait de son mieux pour repasser en mode professionnel. « Est-ce que les symptômes de Francine vous ont perturbée ?

– Comment ça ?

– Ils étaient tellement similaires aux vôtres. L'aspect religieux de ses hallucinations...

– Beaucoup de schizos ont des illusions religieuses.

– Elle n'était pas schizophrène, du moins pas par nature. Nous pensons qu'elle avait absorbé une drogue artisanale.

– Laquelle ?

– Ça, nous ne l'avons pas encore déterminé. Mais la manière dont elle parlait de Dieu comme d'une présence physique m'a frappé. Ça ressemblait à la manière dont vous parliez de votre ange. »

Le Dr Gloria m'a observée par-dessus ses lunettes. C'était son sujet préféré. Je me suis retenue de la fusiller du regard.

« Je n'ai plus de symptômes depuis des mois, ai-je répondu à Todd. Fini l'ange. Finies les voix dans ma tête. Je ne pensais pas que les antipsychotiques que vous m'avez prescrits allaient fonctionner, honnêtement. Mes hallucinations étaient si tenaces, si anciennes, que... » J'ai haussé les épaules. « Mais vous aviez raison et j'avais tort. Je n'ai pas honte de l'admettre.

– Je pensais que ça valait le coup d'essayer. Quand vous êtes arrivée ici, vous étiez dans un sale état. Et pas seulement à cause de vos blessures.

– C'est sûr, ai-je reconnu. C'était un ensemble. J'étais en miettes. »

J'avais été condamnée à rejoindre le service après avoir ouvert un drive-in improvisé dans une épicerie. Suite à une sortie de route à soixante à l'heure, j'avais traversé le mur de l'établissement au beau milieu de l'après-midi. Mon pare-chocs avait broyé la jambe d'une cliente et expédié dans les airs un autre type, mais personne n'avait été tué. Le propriétaire avait déclaré à un journaliste que « quelqu'un là-haut devait veiller sur eux ».

Généralement, Dieu a de super critiques.

« Je sens que j'ai finalement réussi à maîtriser mes problèmes », ai-je dit en relevant les yeux.

J'avais lancé cette conclusion avec toute la sincérité dont j'étais capable. Todd semblait me croire. Puis il a demandé : « Est-ce que vous pensez souvent à votre femme ? »

Une question aussi subtile qu'un pied-de-biche. Il essayait de m'ouvrir.

Le Dr Gloria est intervenue : « Il a remarqué que tu touchais souvent ton alliance. »

J'ai baissé le regard. L'anneau de bronze poli présentait six facettes. Un ami nous en avait forgé une paire assortie.

J'ai posé les mains sur les accoudoirs de mon siège.

« Je pense à elle tous les jours, ai-je répondu. Mais pas de manière obsessive. C'est mon épouse. Elle me manque. »

Ça lui semblait peut-être étrange que je dise ça de la femme qui avait essayé de me tuer, mais il a simplement répondu : « Intéressant : vous utilisez le présent.

– Elle est morte depuis presque dix ans, a renchéri Gloria.

– Je ne pense pas que l'amour ou le chagrin aient une date de péremption », ai-je répondu. Je paraphrasais quelque chose que Todd



m'avait dit très sérieusement lors de mon premier mois ici. À l'époque, j'étais en pleine désintoxication, vulnérable et grande ouverte ; j'avalais les platitudes de Todd comme des vérités profondes. Faute d'héroïne, on prend de la méthadone.

« Et votre fille ? » a-t-il demandé.

Je me suis appuyée contre mon dossier, mon cœur battant subitement la chamade. « Vous passez une liste en revue, là ?

– Tu sembles encore en colère, a glissé Gloria.

– Durant nos séances de thérapie, vous ne l'avez mentionnée qu'une fois, a repris Todd. Mais d'après votre dossier... »

S'il actionnait encore une fois son foutu stylo, j'allais lui sauter dessus.

« Je n'ai pas d'enfant », ai-je répondu.

Gloria m'a encore regardée par-dessus ses lunettes, comme le font les docteurs au lieu de lever les yeux au ciel.

« Plus maintenant », ai-je précisé.

Todd a plissé les lèvres pour signifier sa déception. « Je suis navré, Lyda, mais je ne peux pas signer. Je pense que vous essayez de sortir d'ici pour replonger, et vous n'avez pas encore affronté certains problèmes...

– J'accepte la puce. »

Il m'a lancé un regard surpris.

« Les termes de ma condamnation me laissent cette option, ai-je dit. Vous n'avez qu'à signer. Vous savez que j'ai été une patiente exemplaire.

– Mais vous avez presque fini, ici. Encore deux mois et vous sortirez. Si vous optez pour la puce, vous allez subir une année de pistage obligatoire. Vous ne pourrez pas quitter la province sans autorisation.

– J'en suis consciente. »

Il m'a longuement regardée. « Vous savez qu'on ne peut pas lui mentir, n'est-ce pas ? Ce n'est pas comme les vieux modèles. Le niveau d'alcool dans votre sang nous sera communiqué toutes les dix secondes. Si vous prenez quelque chose de plus fort que de l'aspirine, ce sera carton rouge. Et toute absorption d'une substance réglementée autre que celles qui vous seront prescrites sera immédiatement rapportée à la police.

– Tout ce que je prendrai pourra être retenu contre moi, j'ai saisi.

– Bien. Parce que la dernière fois que nous avons parlé de la puce, vous m'avez invité à, je cite : me la foutre au cul.

– Il faut dire qu'elle n'est pas bien grande... »

Il a refoulé un sourire. Todd aimait bien qu'on plaisante avec lui. Ça lui donnait l'impression de faire partie du club. Et étant la personne la moins dingue du secteur (de mon point de vue subjectif), j'étais celle avec laquelle il bavardait le plus facilement. Il restait une question : est-

ce qu'il se sentait isolé au point de vouloir me garder ici, juste pour qu'on n'ait pas — bouhou — à se séparer ?

Il était temps de conclure. J'ai regardé mes pieds, feignant la gêne. « Je sais que techniquement ce n'est pas autorisé, une fois que je serai sortie, mais...

– Vous pouvez parler librement, ici. »

J'ai levé les yeux. « J'aimerais rester en contact avec vous. Si ça ne pose pas de problèmes.

– Je suis sûr que ça ira, a répondu Todd. *Si j'accepte de signer.* »

Naturellement, il avait déjà fait son choix.

Le service des NAT, assez réduit, comptait une population de vingt-cinq à quarante individus maximum selon la saison. Les nouvelles s'y répandaient à la vitesse de la pensée — d'ailleurs, deux des pensionnaires estimaient *vraiment* être télépathes, alors qui sait ?

J'emballais mes affaires quand Ollie est entrée dans ma chambre. Un mètre cinquante-cinq, les cheveux tombant sur le visage. Aussi muette qu'une porte close. Et comme tout le monde ici, Gravement Atteinte.

Elle fixait la pièce, le regard braqué dans ma direction, s'efforçant de résoudre le puzzle. Ce tas de formes appartenait probablement à ceci, ces trucs horizontaux à cela. Une fois l'ensemble trié, on pouvait coller des étiquettes sur chaque élément : lit, mur, sac, être humain.

« Salut, Ollie », ai-je fait histoire de l'aider

Son visage a changé — un léger frémissement de compréhension quand elle a pu coller l'étiquette « Lyda » sur la combinaison cheveux roux/vêtements sombres —, puis a retrouvé son immobilité. Elle était en colère. J'avais commis une erreur en lui cachant que j'allais partir. Pas aussi grave que celle d'avoir couché avec elle, mais assez grave quand même.

Enfin, elle a dit : « Je peux la voir ?

– Bien sûr. » Ollie se concentrait maintenant sur les changements en cours. Assez logiquement, l'objet qui se balançait devant elle, pile dans son champ de vision, devait être mon bras. De là, elle a pu trouver mon poignet et glisser le doigt le long de mon avant-bras. Elle assimilait plus facilement les informations tactiles que visuelles. Elle a arraché le pansement et a appuyé sur la minuscule bosse rose. Pour elle, mon corps — tout comme le sien — était dénué de la présence d'un « soi ».

« C'est tout petit, a-t-elle dit.

– Ma nouvelle conscience portable. Comme s'il m'en fallait une seconde. »

Ses doigts se sont attardés sur ma peau avant de retomber. « Tu vas chercher le dealer de la fille qui est morte. »

Je n'ai pas essayé de le nier. Même sous cachetons, Ollie était la personne la plus intelligente que j'aie jamais rencontrée, Mikala exceptée.

Elle a fermé les yeux pour se couper de toute distraction visuelle ; elle ressemblait à une petite fille. Une fois, elle m'avait dit que sa mère, une Philippine, mesurait un mètre quarante-cinq, et que son père, originaire du Minnesota, dépassait le mètre quatre-vingt. Pour sa part, elle attendait encore que ses gènes norvégiens se réveillent.

« Tu ne peux pas être sûre que c'est la même drogue que dans ton cas, a-t-elle annoncé sans ouvrir les yeux. Il y a des milliers de dealers artisanaux, partout. Quelqu'un a concocté par accident quelque chose qui donne les mêmes symptômes. »

C'était ça, le miracle de la révolution des smart-drugs bricolées. Tout lycéen doté d'une imprimante chemjet couplée à une connexion internet pouvait télécharger des recettes et imprimer de petites quantités de drogue. Les individus créatifs aimaient modifier les ingrédients pour les faire essayer à leurs amis. Tous les jours, des gens avalaient des buvards sans savoir ce qu'ils mâchaient. La moitié des patients du NAT n'étaient pas des accros mais des bêta-testeurs.

« Tu as raison, ai-je répondu platement. Ce n'est sans doute pas la même drogue. »

Elle a ouvert les paupières. Maintenant, elle voyait clairement à travers moi. « Je peux t'aider », a-t-elle dit.

Elle parlait d'un ton sûr. Avant, Ollie rendait service au gouvernement américain — et le gouvernement américain lui rendait service.

« Je ne pense pas qu'ils te laissent sortir », ai-je répondu. Ollie ne comptait pas parmi les patients volontaires. Comme moi, elle avait été condamnée pour un crime, puis envoyée ici parce que les toubibs trouvaient son cas intéressant. « Contente-toi de rester là, ai-je ajouté. Guéris. »

*Guéris.* Une blague interne.

Elle a dit : « Je peux quitter les lieux en deux...

– Infirmière », ai-je soufflé pour la prévenir. Nous autres, patients, faisons souvent ça, comme des enfants qui jouent dans la rue et s'avertissent de l'arrivée d'un véhicule : *Voiture !*

« ... secondes », a-t-elle conclu.

Le Dr Gloria et une infirmière de jour s'approchaient de la chambre. « Prête ? » m'a demandé cette dernière.

Le Dr G. a regardé Ollie, puis son regard a glissé vers moi avec un sourire entendu. « Si vous en avez terminé ici », a-t-elle précisé.

J'ai ramassé mon sac. « Je dois y aller », ai-je signifié à Ollie. Je lui ai touché l'épaule en sortant. *C'est moi*, lui disait ce geste. *C'est moi et je m'en vais loin de toi*.

« Elle est amoureuse de toi, tu sais ? m'a dit le Dr G.

– Une simple amourette d'hôpital. »

On attendait ma voiture sur le trottoir, devant le bâtiment central, sous un ciel gris d'où fuyaient quelques rais de soleil. De la neige sale bordait la chaussée, parsemée de granules de dégivreur noir. Derrière nous, le personnel et les visiteurs entraient et sortaient par la porte tournante comme des ions à travers une membrane.

J'ai plié le sac en plastique contenant mes médicaments avant de fourrer les mains dans les poches de ma veste légère. J'étais entrée quand l'automne commençait à peine et mes vêtements civils, dans leur placard, n'avaient pas suivi le rythme des saisons. Hors de question toutefois que je retourne dans l'hôpital, même pas pour rester au chaud. J'étais une femme libre — juste entravée par le mouchard en plastique fixé sur ma veine, lequel relayait dans l'éther chaque nuance de mon flux sanguin.

« Tu ferais mieux de rester avec elle et de finir de purger ta peine, a repris le Dr G. Tu y serais davantage à l'abri de la tentation. Tu étais clean, Lyda.

– Edo fabrique de la NEM Un-Dix.

– Tu n'en sais rien.

– Francine ne parlait que de ce “Numineux”. Ce n'est pas une putain de coïncidence. Edo a rompu sa promesse.

– Une promesse qu'il n'a jamais faite.

– Ouais ? Moi, en tout cas, je lui avais promis quelque chose.

– Écoute-toi, a-t-elle répliqué. Tu es en colère. Tu ne t'es jamais dit que ta réaction à la mort de cette fille était un peu démesurée ? Tu as un faible pour les petites filles perdues.

– Va te faire foutre.

– Lyda...

– Je suis responsable de la drogue qui l'a tuée.

– Même si la substance était bel et bien de la Un-Dix, ce qui est peu probable, rien ne prouve qu'elle provenait d'Edo Vik.

– Alors je n'ai plus qu'à découvrir qui la fabrique. »

Une Nissan hybride bringuebalante s'est rangée le long du trottoir ; le prix de sa consommation d'essence devait être colossal. Le chauffeur a bondi de son siège et a couru vers moi, bras ouverts. « Lyda ! »

Blanc, âgé de vingt-trois ans, Bobby entrait dans la catégorie « aurait pu être mignon », avec ses cheveux noirs très raides et ses yeux en amande qui trahissaient peut-être une pointe d'Asie dans son ascendance.

C'était un ancien camarade du NAT, et il était complètement taré. Mais c'était un bon garçon. Plus important, il vivait à Toronto et il possédait une voiture.

Je l'ai laissé me serrer dans ses bras. Le prix de la course.

« Tu as l'air en super forme », m'a-t-il dit. Il portait autour du cou un lacet en cuir dont pendait un petit coffre à trésor en plastique, l'un de ces accessoires d'aquariophilie muni d'un Couvercle Qui S'Ouvre Vraiment ! Bobby ne sortait jamais sans ce colifichet. « Où veux-tu aller ?

– Chez mon dealer. »

De surprise, il a cligné des yeux. « Tu es sûre ?

– Détends-toi. Je veux juste lui parler.

– Tu viens à peine de sortir. Tu ne veux pas rentrer chez toi ?

– Je n'ai pas de chez-moi. Je n'ai plus d'appart depuis longtemps.

– Ah. Alors à l'hôtel ?

– Je me pèle, là, Bobby. »

Il m'a ouvert la portière côté passager, puis a rapidement refait le tour de la voiture.

« Si tu n'écoutes pas ce que je te dis, je ne peux pas te protéger, m'a prévenue le Dr Gloria.

– Alors, reste ici.

– Ne compte pas t'en tirer comme ça... » Les ailes du Dr Gloria se sont dépliées dans son dos avec un claquement, et l'univers a disparu dans un halo de lueur céleste. J'ai tressailli et détourné les yeux.

« Entends-moi ; je serai toujours avec toi », a-t-elle ajouté. J'ai ouvert un œil. Elle palpitait comme l'aura d'une migraine, projetant des mégawatts de sainte lumière. Ses ailes se sont brièvement contractées avant qu'elle ne décolle.



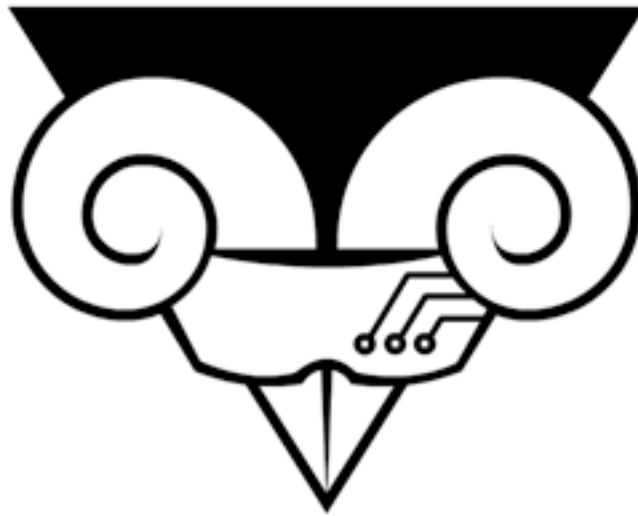


Matt Sturges d’Austin ; Nancy Kress et Jack Skillingstead de Seattle. Adam Rakunas, de la lointaine Santa Monica, a non seulement lu ce livre, mais m’a aussi permis d’emprunter les bisons miniatures à sa nouvelle « *Oh Give Me A Home* » et de les réduire à la taille d’animaux d’appartement.

Et juste au bon moment, la meilleure relectrice de la planète, Deanna Hoak, a déménagé dans ma petite ville afin qu’on puisse revoir le manuscrit ensemble et en personne.

Enfin, Kathy, Ian et Emma m’ont non seulement supporté quand j’étais distrait, mais ont eu le bon goût de me regretter lorsque j’étais absent.

Vous voyez ? Je suis un sacré veinard.



# e-Belial'

Retrouvez tous nos livres numériques sur [e.belial.fr](http://e.belial.fr)

Venez discutez avec nous sur [forums.belial.fr](http://forums.belial.fr)

Retrouvez Le Bérial' sur [Twitter](https://twitter.com/LeBérial) et sur [Facebook](https://www.facebook.com/LeBérial) !

Malgré tout le soin que nous apportons à la fabrication de nos fichiers numériques, si vous remarquez une coquille ou un problème de compatibilité avec votre liseuse, vous pouvez nous écrire à [ebelial@belial.fr](mailto:ebelial@belial.fr). Nous vous proposerons gratuitement et dans les meilleurs délais une nouvelle version de ce livre numérique.